NELE NEUHAUS

Flétrissure

roman traduit de l'allemand
par Jacqueline Chambon

actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le meurtre a tout de l'exécution. Qui a bien pu tuer d'une balle dans la tête cet homme de quatre-vingt-douze ans ? Par ailleurs la victime, David Josua Goldberg, devait connaître son assassin car il n'y a aucune marque d'effraction, juste un chiffre mystérieux écrit sur le mur avec du sang. L'affaire devient encore plus étrange lorsque, à l'autopsie, on découvre, sur le bras gauche de Goldberg, la trace du tatouage effacé de son groupe sanguin. Comment peut-on trouver sur un Juif, rescapé des camps de concentration, ce signe infamant, celui que portaient tous les membres de la SS ?

Avant même que le très distingué commissaire Oliver von Bodenstein et sa collègue, la très prosaïque Pia Kirchhoff, aient pu commencer à enquêter, l'affaire leur est retirée par ordre du ministère de l'Intérieur allemand. Mais bientôt les meurtres se succèdent, tous plus énigmatiques les uns que les autres. Chaque fois les victimes sont très âgées et le mode opératoire d'une atroce cruauté. Bientôt, les deux enquêteurs concentrent leurs soupçons sur une famille éminemment respectée de la haute société francfortoise. Le lecteur s'infiltre peu à peu dans le monde fermé de la grande bourgeoisie allemande, qui, derrière les grilles de ses magnifiques propriétés, sait si bien garder ses terribles secrets...

Polar magistral, Flétrissure a imposé Nele Neuhaus comme un auteur de premier plan. Ses livres, vendus en Allemagne à des centaines de milliers d'exemplaires, sont en cours de traduction dans plus de vingt pays.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

Extrait de la publication

NELE NEUHAUS

Née en 1967, Nele Neuhaus vit depuis son enfance à Taunus, près de Francfort. Après ses études, elle travaille dans une agence de publicité, puis se met à écrire des romans policiers qui rencontrent rapidement un immense succès populaire

Titre original :
Tiefe Wunden
Editeur original :
List Taschenbuch Verlag, Berlin
© Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin, 2009

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00147-6

Extrait de la publication

Extrait de la publication

NELE NEUHAUS

Flétrissure

roman traduit de l'allemand
par Jacqueline Chambon

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

pour Anne

Extrait de la publication

Ce livre est un roman, tous les personnages et toutes les situations sont le fruit de mon imagination.

PROLOGUE

Personne, dans sa famille, n'avait compris sa décision de venir finir sa vie en Allemagne, pas même lui. Brusquement il avait senti qu'il ne voulait pas mourir dans le pays qui pendant soixante ans s'était montré si généreux avec lui. Il était pris de nostalgie à l'idée de lire des journaux allemands, d'entendre le son de la langue allemande. David Goldberg n'avait pas quitté l'Allemagne de son plein gré, en 1945, c'était une question de vie ou de mort, et il avait tiré le meilleur avantage de la perte de sa patrie. Mais à présent plus rien ne le retenait en Amérique. Il avait acheté la maison près de Francfort voilà presque vingt ans, peu après la mort de Sarah, pour ne pas avoir à passer la nuit dans des hôtels anonymes quand ses nombreuses affaires ou les devoirs de l'amitié l'appelaient en Allemagne.

Goldberg poussa un profond soupir en contemplant les contreforts de Taunus. Le soleil du soir les teintait d'une lumière dorée. Il se souvenait à peine du visage de Sarah. Les soixante années qu'il avait passées aux Etats-Unis s'étaient comme effacées de sa mémoire, et il avait parfois du mal à se rappeler le nom de ses petits-enfants. En revanche, les événements de l'époque d'avant l'Amérique, auxquels il n'avait plus pensé depuis longtemps, revenaient avec force. Parfois, en se réveillant après un petit somme, il avait besoin de quelques minutes pour savoir où il était. Alors il observait avec mépris ses mains osseuses et tremblantes à la peau tavelée de taches de vieillesse. Vieillir n'était pas un cadeau, c'était même une absurdité. Au moins le destin lui avait-il épargné de devenir un invalide dépendant comme beaucoup de ses amis et compagnons de route qui n'avaient pas eu la chance d'être emportés

par un infarctus. Il avait une constitution solide qui étonnait toujours ses médecins et qui l'avait immunisé pendant de longues années contre les atteintes de l'âge. Il devait cela à une discipline de fer qui lui avait permis de relever tous les défis de la vie. Il ne s'était jamais laissé aller. Encore aujourd'hui il veillait à être correctement vêtu et soignait son apparence. Goldberg frissonna en pensant à sa dernière visite dans une maison de retraite. La vue des vieux, traînant les pieds dans les couloirs ou assis, sans but, en robes de chambre et pantoufles, hirsutes et le regard vide, l'avait dégoûté. La plupart étaient plus jeunes que lui et pourtant il n'aurait pas supporté de vivre avec eux.

— Monsieur Goldberg ?

Il sursauta et tourna la tête. L'infirmière, dont il avait oublié la présence et le nom, se tenait sur le seuil. Comment s'appelait-elle déjà ? Elvira, Edith… quelle importance. Sa famille ne voulait pas qu'il vive seul et ils lui avaient trouvé cette femme. Goldberg avait recalé cinq candidates. Il ne voulait pas vivre sous le même toit qu'une Polonaise ou une Asiatique, pour lui, le physique jouait aussi un rôle. Celle-ci lui avait tout de suite plu, grande, blonde, énergique. Elle était allemande, gouvernante expérimentée et infirmière. Il la payait royalement, car elle supportait ses lubies et nettoyait sans sourciller les traces de son incontinence grandissante. Elle s'approcha de son fauteuil et le regarda avec attention. Goldberg évita son regard. Elle s'était maquillée, l'ouverture de sa blouse découvrait la naissance de ses seins dont il lui arrivait de rêver. Où allait-elle ? Avait-elle un ami qu'elle allait rejoindre pendant sa soirée de congé ? Elle avait au plus quarante ans et elle était séduisante. Mais il ne le lui demanderait pas. Il ne tolérait aucune familiarité.

— Tout est en ordre, je peux y aller maintenant ? Une légère impatience transparaissait dans sa voix. Avez-vous tout ce qu'il vous faut ? Je vous ai préparé votre repas, les pilules et…

Goldberg lui coupa la parole avec un geste d'impatience. Elle avait tendance à le traiter comme un enfant arriéré.

— Partez, dit-il, je me débrouillerai.

— Je serai là demain matin à sept heures et demie.

Il n'en doutait pas. La ponctualité allemande.

— J'ai repassé votre costume foncé pour demain et aussi la chemise.

Extrait de la publication

— Oui, oui, merci.
— Dois-je brancher l'alarme ?
— Non, je le ferai plus tard. Allez. Amusez-vous bien.
— Merci.

Sa voix trahissait l'étonnement. C'était la première fois qu'il lui souhaitait de s'amuser. Goldberg écouta le claquement de ses talons sur le sol de marbre, puis le bruit de la lourde porte qui se refermait. Le soleil avait disparu derrière le Taunus, le crépuscule tombait. Il fixait le monde extérieur d'un air avide. Dehors des millions de jeunes gens s'étaient donné rendez-vous pour profiter de la vie avec allégresse. Auparavant il en avait fait partie, il avait été un bel homme, riche, influent, admiré. A l'âge d'Elvira, il n'aurait pas accordé une pensée à ces vieillards frileux à la carcasse douloureuse, assis dans leur fauteuil, une couverture de laine sur leurs genoux arthritiques, à attendre l'ultime événement de leur existence : la mort. A peine croyable qu'il en soit arrivé là, lui aussi. A présent il n'était plus qu'un fossile, un survivant d'une époque grise dont les amis, les connaissances et les compagnons avaient depuis longtemps disparu. Il ne restait plus que trois êtres au monde avec qui il pouvait parler du passé, qui se souvenaient de lui au temps qu'il était jeune et fort.

La sonnette de la porte d'entrée le tira de ses pensées. Etait-il déjà huit heures et demie ? Sans doute. Elle était aussi ponctuelle que cette Edith. Goldberg se leva du fauteuil en retenant un gémissement. Elle tenait absolument à lui parler en tête à tête de la fête d'anniversaire de demain. Il avait peine à croire qu'elle ait déjà quatre-vingt-cinq ans, la petite. Les jambes raides, il traversa le salon et la salle à manger, jeta un bref regard au miroir pendu à côté de la porte et lissa ses cheveux entièrement blancs mais pas encore clairsemés. Même s'il savait qu'ils allaient se disputer, il était content de la voir. Il l'était toujours. Elle était la principale raison de son retour en Allemagne. Il ouvrit la porte en souriant.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

SAMEDI 28 AVRIL 2007

Oliver von Bodenstein enleva la casserole de lait du feu, y ajouta deux cuillères de cacao en poudre et versa la boisson fumante dans la chocolatière. Depuis que Cosima allaitait, elle avait renoncé à son cher café et, à l'occasion, il se montrait solidaire. Il faut dire qu'il ne détestait pas le chocolat chaud. Son regard rencontra celui de Rosalie et il eut un sourire d'excuse en voyant l'air désapprobateur de sa fille de dix-neuf ans.

— Il y a au moins deux cents calories, dit-elle avec une moue, comment vous pouvez boire ça !

— Tu vois, ce qu'on peut faire par amour pour son enfant, répliqua-t-il.

— Moi, je ne renoncerai certainement pas à mon café, affirma-t-elle, en sirotant sa tasse avec ostentation.

— On verra.

Bodenstein sortit deux bols de porcelaine du placard et les posa sur un plateau avec la chocolatière. Cosima s'était recouchée après avoir été tirée du lit par le bébé à cinq heures du matin. Leur vie était bouleversée depuis la naissance de Sophia Gabriela en décembre. Lorsque Cosima et lui apprirent qu'ils allaient de nouveau être parents, ce fut d'abord un choc, puis ils s'étaient réjouis, non sans ressentir une certaine appréhension. Lorenz et Rosalie avaient vingt-trois et dix-neuf ans, leur éducation était faite et leur scolarité achevée. Allaient-ils tout devoir recommencer comme avant ? Lui et surtout Cosima en seraient-ils capables ? L'enfant serait-il en bonne santé ? Les inquiétudes secrètes de Bodenstein s'étaient révélées infondées. Cosima avait continué de travailler jusqu'à l'accouchement, les résultats positifs des tests prénataux avaient été confirmés à la naissance de Sophia : l'enfant était en parfaite

Extrait de la publication

santé. Et, à présent, cinq mois plus tard, Cosima allait tous les jours au bureau en emmenant le bébé dans son couffin. Finalement, pensait Bodenstein, tout était beaucoup plus simple que pour Lorenz et Rosalie. Nous étions plus jeunes et plus robustes mais nous avions moins d'argent et un petit appartement. D'ailleurs, il savait que Cosima aurait souffert d'abandonner son métier de reporter à la télévision qui la passionnait.

— Pourquoi tu t'es levée si tôt ? demanda-t-il à sa fille aînée, c'est pourtant samedi ?

— Je dois être au château à neuf heures, répondit Rosalie, nous avons une grande réception avec champagne et ensuite un menu de six services pour cinquante-trois personnes. Une amie de grand-mère fête ses quatre-vingt-cinq ans.

— Ah, ah !

Après son bac, Rosalie avait renoncé à l'université et décidé de faire un apprentissage de cuisinière dans le restaurant de luxe de Quentin, le frère de Bodenstein et de sa belle-sœur Marie-Louise. A l'étonnement de ses parents, Rosalie affichait un enthousiasme sans faille. Elle ne se plaignait ni des horaires inhumains, ni du chef sévère et colérique. Cosima soupçonnait que c'était justement ce chef étoilé au fort tempérament, Jean-Yves Saint-Clair, qui avait emporté la décision de Rosalie.

— Ils ont changé au moins dix fois le menu, le choix des vins et le nombre des invités. Rosalie mit sa tasse dans le lave-vaisselle. Pourvu qu'ils n'aient pas encore inventé un nouveau truc.

Le téléphone sonna. A huit heures et demie, un samedi matin, cela ne présageait rien de bon. Rosalie alla répondre et revint dans la cuisine le téléphone à la main :

— C'est pour toi, papa, dit-elle en lui tendant l'appareil et en lui faisant au revoir de la main.

Bodenstein soupira. La promenade sur le Taunus et le déjeuner à la maison avec Cosima et Sophia semblaient compromis. Ses craintes se confirmèrent lorsqu'il entendit la voix tendue du commissaire de la Kripo, Pia Kirchhoff.

— Nous avons un mort, je sais que c'est moi qui suis de service mais vous devriez venir, chef. Il s'agit d'un type important, et en plus il est américain.

Le coup lui sembla rude après une semaine bien remplie.

— Où ? coupa-t-il.

— Vous n'êtes pas loin. A Kelkheim, 39, Drosselweg. David Goldberg. Sa gouvernante l'a trouvé ce matin à huit heures.

Bodenstein promit de se dépêcher, puis il apporta le chocolat à Cosima et lui annonça la mauvaise nouvelle.

— Des cadavres en fin de semaine, ça devrait être interdit, murmura Cosima en bâillant de tout son cœur.

Bodenstein sourit. En vingt-quatre ans de mariage, il n'avait jamais vu sa femme réagir avec colère ou mauvaise humeur lorsqu'il devait partir en urgence, ruinant les projets de la journée. Elle s'assit sur le lit et attrapa la chocolatière.

— Merci, dit-elle, où dois-tu aller ?

Bodenstein prit une chemise dans la penderie.

— Drosselweg. Je pourrais y aller à pied. L'homme s'appelle Goldberg et il est américain. Pia Kirchhoff craint que ça ne complique les choses.

— Goldberg, réfléchit Cosima en fronçant les sourcils. J'ai entendu ce nom quelque part. Mais je ne sais plus où.

— Il paraît que c'est un type important.

Bodenstein se décida pour une cravate bleue à motifs et enfila une veste.

— Ah oui, je sais, dit Cosima, c'était chez la fleuriste, Mme Schönermark ! Son mari livre à ce type des fleurs fraîches tous les deux jours. Il ne vit ici que depuis six mois, avant il n'habitait la maison que lorsqu'il venait en Allemagne. Elle a entendu dire qu'il avait été conseiller du président Reagan.

— Alors, il ne devait pas être tout jeune.

Bodenstein se pencha et embrassa sa femme sur la joue. Il ne pensait plus qu'à ce qui l'attendait. Comme chaque fois qu'on avait découvert un cadavre, il ressentait ce mélange d'excitation et d'angoisse qui disparaissait dès qu'il avait vu le corps.

— Oui, il était très âgé, dit Cosima d'un air absent en buvant à petits coups son chocolat brûlant, mais c'était encore…

En dehors de lui et du prêtre avec ses deux enfants de chœur, il n'y avait que quelques vieilles femmes qui, soit par crainte d'une fin prochaine soit par hantise de la solitude, étaient venues entendre de si bon matin la messe à Saint-Léonard. Elles étaient éparpillées dans le premier tiers de la nef et, assises sur les durs bancs de bois, elles écoutaient la voix monotone du prêtre en étouffant de temps en temps un bâillement. Marcus Nowak était au dernier rang, le regard absent. Le hasard l'avait conduit dans cette église du centre de Francfort. Ici, il

ne connaissait personne et il avait secrètement espéré que le déroulement familier et consolant de la sainte messe lui ferait retrouver un équilibre spirituel, mais ce n'était pas le cas. Au contraire. Mais à quoi pouvait-il s'attendre, lui qui n'avait pas mis les pieds dans une église depuis des années ? Il lui semblait que quelqu'un avait vu ce qu'il avait fait la nuit dernière. Et ce n'est pas en s'agenouillant dans un confessionnal et en récitant dix Notre Père qu'on pouvait être lavé de ce péché. Il n'était pas digne d'être ici et d'espérer le pardon de Dieu, car ses regrets n'étaient pas sincères. Le sang lui monta au visage et il ferma les yeux : comme il avait aimé cela, comme il avait été enivré de bonheur. Il revoyait sans cesse son visage, sa façon de le regarder et finalement de tomber à genoux devant lui. Mon Dieu. Comment avait-il pu faire cela ? Il posa son front sur ses mains jointes et il sentit les larmes courir sur ses joues pas rasées en prenant conscience de la portée de son acte. Sa vie ne serait plus jamais la même. Il se mordit les lèvres, ouvrit les yeux et observa ses mains avec un sursaut de dégoût. Mille ans ne pourraient pas le blanchir de cette faute. Le pire c'est qu'il le referait si l'occasion se présentait. Si sa femme, ses enfants ou ses parents l'apprenaient, jamais ils ne le lui pardonneraient. Il poussa un soupir si profond que deux vieilles femmes assises loin devant lui se retournèrent et le regardèrent, étonnées. Il replongea sa tête dans ses mains et maudit cette foi qui le rendait prisonnier des représentations morales qu'on lui avait inculquées. Mais on pouvait le tourner et le retourner comme on voulait, il n'y aurait aucune excuse tant qu'il ne regretterait pas son action. Sans repentir, il n'y avait ni expiation, ni pardon.

Le vieil homme était agenouillé sur l'étincelant marbre blanc du hall, à moins de trois mètres de la porte d'entrée. Son buste avait basculé en avant, sa tête baignait dans une flaque de sang coagulé. Bodenstein ne pouvait savoir à quoi ressemblait son visage ou plutôt ce qu'il en restait. La balle mortelle était entrée par l'occiput, le sombre petit orifice était d'une discrétion trompeuse. Elle avait causé des dégâts considérables. Du sang et de la masse cervicale avaient giclé partout, sur la tapisserie de soie aux motifs sobres, sur les boiseries, les tableaux et même sur le grand miroir vénitien suspendu près de la porte d'entrée.

Extrait de la publication

— Bonjour, chef.

Pia Kirchhoff émergea d'une porte au fond du hall. Elle appartenait depuis deux ans à peine à la K11, l'inspection régionale de la Kripo de Hofheim. Bien qu'elle fût une lève-tôt confirmée, elle semblait mal réveillée ce matin. Bodenstein en subodorait la raison, c'est pourquoi il se contenta de la saluer d'un signe de tête :

— Qui l'a trouvé ?

— Sa gouvernante. Elle avait sa soirée de congé et n'est revenue que ce matin vers sept heures et demie.

Les collègues de la police scientifique arrivèrent, jetèrent, du seuil, un bref regard sur le corps, et enfilèrent avant d'entrer des blouses de protection et des surchaussures blanches.

— Monsieur le commissaire, cria un des hommes.

Bodenstein se tourna vers la porte.

— On a trouvé un portable.

L'agent repêcha de sa main droite gantée un téléphone mobile dans un massif de fleurs, près de l'entrée.

— Emballez-le, répliqua Bodenstein, avec un peu de chance il appartient au meurtrier.

Il se retourna. Un rayon de soleil, qui entrait à travers la porte, tomba sur le miroir et le fit étinceler. Bodenstein sursauta.

— Vous avez vu ? dit-il à sa collègue.

— Quoi ?

Pia Kirchhoff s'approcha. Elle avait tressé ses cheveux blonds en deux nattes et n'avait pas maquillé ses yeux, un indice certain que, ce matin, elle s'était dépêchée. Bodenstein lui montra le miroir. Au milieu d'un jet de sang, un nombre avait été inscrit. Pia plissa les yeux et observa les cinq chiffres.

— 1-6-1-4-5. Qu'est-ce que ça peut bien signifier ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua Bodenstein qui s'écartait prudemment du corps pour ne pas détruire des empreintes.

Avant d'aller dans la cuisine, il visita les pièces qui s'ouvraient sur le hall et le couloir. La maison était un bungalow mais elle était plus vaste qu'elle ne paraissait de l'extérieur. Le mobilier était ancien, du Jugendstil en noyer et en chêne, massif et ornementé. Sur la moquette beige du salon étaient posés des tapis persans fanés.

— Il a dû avoir de la visite.

Pia montra, sur le plateau en marbre de la table basse, deux verres à pied et une bouteille de vin, à côté d'une coupe de porcelaine blanche qui contenait des olives.

— La porte d'entrée n'a pas été forcée et, à première vue, il n'y a aucune trace d'effraction. Peut-être qu'il a pris un verre avec son meurtrier.

Bodenstein se pencha sur la table basse et plissa les yeux pour lire l'étiquette du vin.

— C'est fou.

Il avait presque les doigts sur la bouteille lorsqu'il réalisa qu'il n'avait pas de gants.

— Quoi donc ? demanda Pia.

— C'est un château-petrus 1993, répondit-il avec un regard plein de respect pour la discrète bouteille verte qui portait sur son étiquette les lettres rouges bien connues des amateurs de vin. Cette bouteille coûte le prix d'une petite voiture.

— Incroyable !

Bodenstein ne savait pas si sa collègue voulait signifier qu'il était insensé de débourser une telle somme pour une bouteille de vin ou que la victime avait bu, juste avant sa mort – et peut-être avec son meurtrier – un cru si noble.

— Que savons-nous sur le mort ? demanda-t-il, après s'être assuré que la bouteille n'avait été bue qu'à moitié.

Il éprouva un pincement au cœur en pensant qu'on allait jeter le reste avant d'envoyer la bouteille au laboratoire.

— Goldberg vivait ici depuis octobre dernier. Il est né en Allemagne mais a vécu plus de soixante ans aux Etats-Unis, et il a dû être un personnage assez important. La gouvernante pense qu'il était d'une famille fortunée.

— Il vivait seul ? Il était pourtant âgé.

— Quatre-vingt-douze ans. Mais il était robuste. La gouvernante a un appartement au sous-sol. Elle a sa soirée de libre deux fois par semaine, pour le sabbat et un jour de son choix.

— Goldberg était juif ?

Le regard de Bodenstein parcourut le salon et s'arrêta sur un chandelier à sept branches en bronze, posé sur une desserte ; les bougies de la ménorah étaient neuves. Ils entrèrent dans la cuisine qui, au contraire du reste de la maison, était claire et moderne.

— Voici Eva Ströbel, dit Pia en désignant la femme assise à la table de la cuisine, qui se leva. C'est la gouvernante de M. Goldberg.

Extrait de la publication

Elle était grande et, malgré ses talons plats, elle aurait pu regarder Bodenstein dans les yeux sans lever la tête. Il lui tendit la main, considérant le visage pâle de la femme. Elle était visiblement sous le choc. Eva Ströbel raconta qu'elle avait été embauchée, il y avait sept mois de cela, par Sal Goldberg, le fils de la victime, pour devenir la gouvernante de son père. Depuis, elle habitait dans l'appartement du sous-sol et s'occupait du vieux monsieur. Goldberg était très indépendant, vif d'esprit et très réglé. Il accordait une grande valeur à un emploi du temps strict et prenait trois repas par jour. Il quittait rarement la maison. Ses rapports avec Goldberg avaient été distants mais corrects.

— Il avait souvent des visites ? voulut savoir Pia.

— Souvent non, mais parfois. Son fils venait chaque mois d'Amérique et restait deux ou trois jours. Sinon, il recevait de temps en temps des amis, surtout le soir. Leurs noms, je ne les connais pas, il ne m'a jamais présenté ses hôtes.

— Attendait-il une visite hier soir ? Dans le salon, deux verres et une bouteille de vin rouge étaient posés sur la table.

— Alors quelqu'un a dû l'apporter, dit la gouvernante. Je n'ai pas acheté de vin et il n'y en a pas dans la maison.

— Avez-vous pu vérifier s'il ne manquait rien ?

— Je n'ai pas encore eu le temps. Je suis entré dans la maison et… j'ai vu M. Goldberg là – elle fit un geste vague de la main –, je veux dire, il y avait du sang partout. Il était évident que je ne pouvais plus rien faire.

— Vous avez très bien agi. Bodenstein lui sourit gentiment. Ne vous inquiétez pas pour ça. Quand avez-vous quitté la maison hier soir ?

— Vers huit heures. J'avais posé son dîner sur un plateau.

— Quand êtes-vous revenue ?

— Ce matin, un peu avant sept heures. M. Goldberg est très à cheval sur la ponctualité.

Bodenstein acquiesça. Puis il se souvint des chiffres sur le miroir.

— Le nombre 16145 vous évoque-t-il quelque chose ?

La gouvernante le regarda avec étonnement, puis secoua la tête.

Dans le hall, on entendit des voix. Bodenstein revint à la porte et constata que le Dr Henning Kirchhoff, le directeur adjoint de l'institut de médecine légale de Francfort, par ailleurs

Extrait de la publication

ex-mari de sa collègue, s'était déplacé en personne. Auparavant, quand il appartenait à la K11 de Francfort, il avait souvent travaillé avec Kirchhoff et en gardait un bon souvenir. L'homme était une sommité dans sa spécialité, un scientifique brillant, passionné par son travail et en outre un des rares spécialistes d'anthropologie judiciaire d'Allemagne. S'il se confirmait que Goldberg avait été de son vivant une personnalité importante, les politiques et les pouvoirs publics allaient mettre la pression sur la K11. C'était une chance qu'un spécialiste reconnu comme le Dr Kirchhoff examine le corps et en fasse l'autopsie. Car Bodenstein pourrait se recommander de lui, aussitôt que la cause de la mort serait rendue publique.

— Bonjour Henning, dit la voix de Pia derrière lui. Merci d'être venu si vite.

— Tes désirs sont des ordres. Kirchhoff s'accroupit à côté du corps et l'observa attentivement. Ce vieux type a survécu à la guerre et à Auschwitz pour être exécuté dans sa propre maison.

— Tu le connais ? dit Pia, étonnée.

— Pas personnellement, dit Kirchhoff en levant les yeux. Mais à Francfort, il n'était pas seulement respecté par la communauté juive. Si je me souviens bien, c'était un homme important à Washington, conseiller pendant des décennies à la Maison Blanche et même membre du Conseil de sécurité nationale. Il avait affaire avec l'industrie de l'armement. En outre, il a beaucoup œuvré à la réconciliation de l'Allemagne et d'Israël.

— D'où tu sais ça ? Bodenstein entendit sa collègue demander. Tu as consulté Google avant de venir pour nous impressionner ?

Kirchhoff leva la tête et lui jeta un regard vexé.

— Non, mais je l'ai lu quelque part et je l'ai retenu.

Cela parut plausible à Pia. Son ex-mari avait une mémoire photographique et une intelligence supérieure à la moyenne. Du point de vue humain, il n'était pas parfait, c'était quelqu'un de cynique et de misanthrope.

Le professeur de médecine légale se mit de côté pour que l'agent de la police scientifique puisse prendre ses clichés. Pia lui fit remarquer les chiffres sur le miroir.

— Hum ! dit Kirchhoff en les observant de près.

— Qu'est-ce que ça peut signifier ? demanda Pia. C'est le meurtrier qui a dû l'écrire, non ?

REMERCIEMENTS

Je remercie Claudia et Caroline Cohen, Camilla Altvater, Susanne Hecker, Peter Hillebrecht, Simone Schreiber, Catrin Runge et Anne Pfenninger, pour avoir relu le manuscrit.

Un grand merci au Pr Hansjürgen Bratzke, directeur de l'institut médicolégal de Francfort, pour avoir répondu de façon détaillée à mes innombrables questions sur les procédés de la médecine légale. S'il reste des erreurs, elles me sont imputables.

Merci aussi au commissaire principal Peter Deppe de l'inspection régionale de la Kripo de Hofheim qui a répondu à mes questions sur le déroulement d'une enquête et sur le travail épuisant des policiers et m'a fait, entre autres, remarquer qu'en Allemagne tous les policiers de la Kripo se tutoient.

Enfin je dois des remerciements tout particuliers à mon éditrice Marion Vazquez. Travailler ensemble sur *Flétrissure* a été un grand bonheur.

NELE NEUHAUS,
février 2009.

Extrait de la publication

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD

Extrait de la publication